



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de CRAGG (Olga), « Notice biographique », *Célianne. ou Les Amants séduits par leurs vertus suivi du Journal en forme de lettres mêlé de critiques et anecdotes*, PUZIN DE LA MARTINIÈRE BENOIST (Françoise), p. 23-28

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13672-9.p.0023](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13672-9.p.0023)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2002. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Comme pour beaucoup d'écrivains femmes du XVIII^e siècle, les données biographiques pour Françoise Puzin de La Martinière Benoist sont extrêmement rares. A la différence de Mme Riccoboni, de Mme d'Épinay ou de Mme de Graffigny, Mme Benoist, pour autant que nous sachions, n'a pas laissé de correspondance qui révèle les détails de sa vie intime. La seule documentation sur son existence, sa personnalité et ses idées provient de ses écrits quasi personnels, des préfaces à ses romans, dont le souci didactique décèle l'ardente volonté d'instruire qu'elle partage avec les philosophes des Lumières, et enfin des réflexions sur elle et de rares réminiscences de quelques-uns de ses contemporains. Les découvertes biographiques récentes des spécialistes, et en particulier celles du professeur Marie-Laure Girou-Swidorski de l'Université d'Ottawa, qui a mené des recherches assidues dans les archives de Lyon, révèlent sur cet écrivain un certain nombre de données nouvelles. Cependant, même avec les corrections, certes importantes, apportées par Mme Girou-Swidorski à quelques dates et à une précision de son nom, les autres renseignements, assez vagues, sont contenus dans les souvenirs des *Mémoires* de Mme Roland, dans les observations de Joseph de la Porte, et dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, entre autres. Ce sont les quatre brefs essais de Benoist, publiés dans le *Journal des dames, mêlé de critiques et d'anecdotes*, et que Suzan van Dijk range dans la littérature dite « personnelle »¹ qui offrent le meilleur aperçu de son tempérament, de ses valeurs, de son talent, et de ses idées. A quoi il convient d'ajouter comme document essentiel le *Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et d'anecdotes, par Madame*^{**2}, sa première œuvre, publiée en 1757, sans lieu de publication, et qui contient certaines confidences, des réflexions philosophiques et religieuses, mais où fiction et vérité sont souvent inextricablement mêlées, tout comme dans ses essais.

Françoise de la Martinière Benoist (c'est de ce nom qu'elle signe un de ses

1 - Van Dijk, Suzan, *Traces de femmes, Présences féminines dans le journalisme français du XVIII^e siècle*, 1988, p. 231.

2 - *Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et d'anecdotes, par Madame B***, 1757. Toutes nos références, entre parenthèses après la citation donnée, renvoient à cette édition unique, détenue par la British Library.

romans, *l'Erreur des désirs*), est née à Lyon en 1731³, et y est probablement morte en 1808⁴. En réalité, on ne sait pas grand-chose sur sa vie, ni avant son arrivée à Paris, ni après, sinon qu'elle s'était mariée en 1754⁵ avec le peintre sur soie Benoist et qu'elle l'avait accompagné à Rome où il avait fait partie de l'association de l'académie des Arcades⁶. Son origine sociale, la petite bourgeoisie, est moins élevée qu'on ne pensait. A lire son *Journal en forme de lettres*, on peut conclure qu'en 1757, l'année de sa publication, ou tout juste avant, elle résidait encore à Lyon, où elle menait avec son époux une vie calme et retirée

Eh ! Quel plaisir espérez-vous retirer de cette espece de journal ? Vous savez que ma vie est fort unie, que je n'ai que des amusements très-simples, que mes pensées sont ordinaires & que je suis peu sujette aux événements ; il n'y a donc que votre amitié pour moi, qui vous fera trouver de l'intérêt dans les bagatelles que je vous écrirai. [...] Je ne suis point à la Cour, je ne suis pas à la Ville, je suis en Province.⁷ (lettre 1, p. 4)

Même la date de son arrivée à Paris reste incertaine. D'après « l'Examen de moi-même » tiré du *Journal des dames*, Benoist avoue qu'elle n'a commencé l'étude de son cœur que « depuis [son] séjour à Paris, [...] il n'y a qu'une année » (avril 1759, p. 40). Cette remarque précieuse donne à penser qu'elle ne s'est trouvée à Paris qu'en 1757, à l'âge de vingt-six ans, et qu'elle est devenue veuve peu après son arrivée dans la capitale. Selon ses *Mémoires*, Mme Roland avait rencontré Benoist aux assemblées littéraires de M. de Vase à la barrière du Temple⁸. L'« Examen de moi-même » – dont le titre ne correspond pas entièrement à la promesse qui s'y trouve, car Mme Benoist y tarde beaucoup à aborder l'analyse de son « moi » – permet d'esquisser un profil de sa personnalité. L'impression qui s'en dégage est celle d'une âme simple, modeste, du moins telle qu'elle veut se peindre, un peu légère, pleine d'humanité et de sincérité, et qui ne se prend pas trop au sérieux.

3 - Marie-Laure Girou-Swiderski a découvert à Lyon l'acte de naissance de Mme Benoist, dont elle m'a communiqué aimablement les détails : « Françoise, fille de Simon Puzin, tondeur de draps, et de Blandine Lucquet (ou Luguët) est née le 3 octobre 1731, paroisse Saint-Nizier à Lyon. Françoise et non Françoise Albine est son nom, comme le montre aussi l'acte de mariage. »

4 - Le *Dictionnaire des journalistes : 1600-1789* propose 1789 comme date de son décès, mais suivie d'un point d'interrogation (p. 33). D'autres dictionnaires, plus anciens, donnent 1809 comme date de sa mort. Marie-Laure Girou-Swiderski quant à elle considère 1808 comme plus probable.

5 - L'acte de mariage contient les détails suivants : « Mariage entre Sr Jean Marie Benoit [sic] peintre en étoffe de la Chine, fils de deffunt Sr Michel Benoit, bourgeois de Lyon et d'Elizabeth Louin, paroisse St Pierre et St Saturnin et delle Françoise Puzin, fille de defunt Sr Simon Puzin, me marchand tondeur de drap et de delle Blandine Luguët, Eglise collégiale et paroissiale de La Platière (Lyon), 22 avril 1754 ».

6 - *Mémoires particuliers de Mme Roland*, Paris, Didot frères, 1863, p. 126.

7 - C'est moi qui souligne.

8 - *Ibid.*, p. 124.

J'avoue que la mienne [son imagination] ne sauroit se fixer longtemps sur le même objet, et il n'est que trop vrai que je la laisse voltiger tout à son aise. J'écris volontiers à l'instant sur les idées qui l'affectent ; vraiment je voudrois l'asservir aux lois de l'ordre, c'est une frivole qui ne saisit que la superficie des choses et qui n'approfondit rien⁹.

Cet esprit fantaisiste, comme elle le nomme, se conjugue naturellement avec une volonté un peu faible, indisciplinée, qui expliquerait selon elle l'origine de ses imperfections. Selon le code patriarcal de l'Ancien Régime¹⁰, il était de rigueur pour la femme de cette époque d'afficher non seulement sa modestie d'auteur, mais aussi la dépréciation de soi, de ses mérites et de son naturel. Beaucoup de préfaces féminines des romans de l'époque confirment l'attitude dévalorisante de la femme devant sa création artistique. Mme Benoist se plaint en outre qu'une éducation déficiente, si souvent relevée par les femmes intelligentes de son époque, l'a poussée à s'inventer une façade qui lui permette de se présenter en société et de cacher ses insuffisances de provinciale nouvellement arrivée dans une capitale où règnent le goût et la sophistication.

Elle avoue cependant avec regret cette nécessité de se contrefaire : « Notre éducation même nous oblige [...] à cacher sans cesse nos véritables sentiments », écrit-elle en février 1759 (*Jd*, p. 81). Si on lit entre les lignes de sa « confession », on devine qu'elle a souffert de l'étroitesse d'esprit, des « préjugés provinciaux » et de la médisance, typiques des petites villes comme Lyon. Ce manque de liberté a pu motiver son départ pour la capitale après la publication de sa première œuvre en 1757, et les « désagrèments »¹¹ qui ont suivi. C'est à quoi Joseph de la Porte, qui lui est favorable, fait allusion :

[...] des gens désœuvrés qui cherchent à causer des brouilleries pour s'en amuser, ceux de Lyon trouverent des allusions malignes où Mme Benoist n'avoit mis que des observations morales¹².

Comment alors le Parnasse l'a-t-il attirée ? Elle le révèle avec la plus grande clarté. C'est par réaction au discours masculin qui présente une vision incomplète et partielle de la femme qu'elle s'est mise à écrire. Elle s'élève avec beaucoup de détermination et même d'indignation contre les écrivains hommes qui prétendent être les seuls à connaître les femmes :

Vous ignorez comme elles pensent, puisqu'on se plaint tous les jours que nous sommes impénétrables, et qu'il est impossible de nous définir. Il n'y a que les

9 - *Journal des Dames*, avril 1759, p. 39. Nous utilisons désormais l'abréviation *Jd* pour les références ultérieures données entre parenthèses après la citation.

10 - Marie-Laure Girou-Swidorski attire l'attention sur cet aspect négatif dans « La condition de la femme française au XVIIIe siècle d'après les romans », *op. cit.*, p. 109.

11 - *Dictionnaire portatif des femmes célèbres*, 1788, p. 139.

12 - Joseph de la Porte, *Histoire littéraire des femmes françaises*, Paris, 1769 vol. V, p. 310.

Auteurs qui prétendent nous bien connaître. Ils font passer hardiment pour nos portraits des copies dont les originaux n'existent que dans leur imagination. (*Jd*, fév. 1759, p.81)

Elle s'en prend en particulier à Marivaux, qui pourtant, comme elle l'avoue, les juge mieux que les autres. Sa voix devient ainsi symboliquement représentative du sexe féminin qui revendique le droit d'étudier la femme de l'intérieur. Elle s'érige en défenseur des femmes pour combattre l'idée répandue, chez Marivaux et Mme de Lambert parmi tant d'autres, de « la fragilité d'un sexe à qui on fait un crime de sa foiblesse »¹³ qui se transformera du reste en un topos de son œuvre romanesque. Comme elle le confesse elle-même, elle s'est faite auteur pour rendre justice à son sexe :

[E] nfin, après bien des lectures qui ont trait à nous, je me suis scrupuleusement examinée, et me suis trouvée si différente des femmes dont il a plu aux Auteurs de nous peindre les vertus, les vices, les belles qualités et les ridicules [...] les Ecrivains induisent les hommes en erreur sur notre compte : c'est ce qui m'a engagée à prendre la plume, non pour détruire une opinion accréditée, mais pour qu'on soit à portée de décider si une femme n'est pas plus vraie, & si elle ne plaît pas plus en écrivant d'après elle-même, que ceux qui s'en chargent gratuitement... (*Jd*, fév. 1759, p.81).

Son féminisme s'exprime on ne peut plus lucidement dans cet aveu.

A en juger d'après les écrits personnels de Mme Benoist et le portrait d'« une femme sincère » qu'elle donne dans le *Journal des dames* qui est probablement le sien, les débuts de son séjour à Paris n'ont pas dû être faciles. D'après les critères de la sociabilité parisienne, elle a appris à restreindre sa fierté naturelle, à maîtriser son « orgueil difficile, épineux » (*Jd*, juillet 1761, p.57); elle a abandonné son goût pour la satire et les épigrammes. La philosophie qui sous-tend sa conduite dans cet essai est un « vif désir de plaire » (*Jd*, juillet 1761, p.60). Elle est à la base de son être nouveau, créé avec beaucoup de soin, fait de discipline et de ténacité. En fin de compte, cette sorte de sociabilité¹⁴ qu'elle a su cultiver et qu'elle a étayé en « système », terme qui revient maintes fois sous sa plume, lui a valu les louanges de ses contemporains. Il est révélateur de la réussite de Mme Benoist que l'extrait paru dans le *Journal des dames*, se termine par les quatre vers laudatifs de Monsieur de Campigneulles¹⁵,

13 - *Sophronie ou une leçon prétendue d'une mère à sa fille*, Préface, Paris, 1769, p. iv.

14 - La sociabilité comme principe d'égalité dans la société stratifiée de l'Ancien Régime est centrale à la pensée des Lumières comme le confirme la nouvelle documentation de Daniel Gordon dans son livre *Citizens Without Sovereignty: Equality and Sociability in French Thought, 1670-1789*, Princeton UP, Princeton, 1997. « The idea of sociability thus appears in the *Encyclopédie* as a new way of conceptualizing the framework of human life ». p. 65.

15 - Charles Claude Florent Thorel de Campigneulles (1737-1809) était trésorier de la généralité de Lyon, auteur médiocre et membre des Arcades à Rome où il a probablement fait la connaissance de Mme Benoist. Il a été responsable de la publication des quatre premiers volumes du *Journal des dames* (janv. 1759 — avr. 1761). *Dictionnaire des Journalistes*

rédacteur du recueil au sujet de sa sociabilité.

Belle Benoist, l'art de plaire
Dont tu sçais si bien parler,
A cessé d'être un mystère ;
C'est l'art de te ressembler.

(*Jd* juillet, 1761, p. 224)

L'art de plaire a guidé toute sa vie ; elle en parle à maintes reprises dans son œuvre intime. Les contraintes qu'elle s'était imposées pour obtenir l'estime des hommes et la bienveillance des femmes lui ont ouvert la porte de quelques salons, malheureusement mineurs¹⁶. Son « système », qui est à la base de sa métamorphose¹⁷, est devenu la pierre de touche de tout son art de vivre. Il est reflété dans son univers romanesque, et elle en sera fière jusqu'à la fin de sa vie, comme le prouve le titre de sa dernière œuvre, *Lettres sur le désir de plaire* (1786). Elle reprend là les mêmes opinions, ressuscite les mêmes souvenirs de jeunesse, et termine cette œuvre brève en énonçant un principe identique, découvert depuis longtemps : « mon désir de plaire ne finira qu'avec ma vie » (p. 88). « Aimer le plaisir par système » pour le bien de l'humanité en général plutôt que pour le bonheur d'un seul, voilà ce qui lui a permis de se rapprocher des Philosophes, comme elle le revendique dans sa confession. Par contre, dans la *Folie de la prudence humaine* (1771), titre qui annonce un contenu sérieux, on trouve « des idées saines et philosophiques »¹⁸. D'autre part, dans la préface de *Mes Principes*¹⁹ (1759-1760) Benoist ébauche une réflexion sur des questions d'esthétique, telles que l'opposition entre le vrai et le vraisemblable dans le genre romanesque, préoccupation des grands romanciers, Rousseau, Diderot et Richardson un peu avant.

Ses contemporains ont reconnu en elle une « femme instruite »²⁰, « d'un com-

(1600-1789), sous la direction de Jean Sgard, Presses Universitaires de Grenoble, 1976, p. 66. N'oublions pas que les deux premiers essais de Mme Benoist dans le *Journal des dames* ont paru justement à cette même époque.

16 - Il faut ajouter à celui de M. Vase, les jeudis musicaux de Mme Lépine, cités dans *Dictionnaire des journalistes, 1600-1789*, Paris, 1976, p. 34.

17 - Rappelons ici que pour Restif de la Bretonne l'itinéraire intellectuel de Mme Benoist représente un vrai triomphe artistique : « Mme Benoist, blanchisseuse à Lyon, auteur à Paris », cité dans *Le Pied de Fanchette* et se trouve dans *Monsieur Nicolas*, éd. établie par Pierre Testud, Gallimard, 1989, p. 1131.

18 *Biographie nouvelle des contemporains ou dictionnaire historique et raisonnée*, Paris, 1827, Vol. II, p. 351.

19 - La réception de cette seconde œuvre de Mme Benoist a été fort favorable. Aquin de Chateau-Lyon dans le *Censeur hebdomadaire* lui a consacré une douzaine de pages favorisant ainsi son début littéraire : « Puisse notre extrait l'encourager & lui faire tenir tout ce que son esprit promet. » 1760, t. 4, p. 147.

20 - Les connaissances littéraires de Mme Benoist étaient assez étendues. Elle fait allusion aux auteurs suivants : Descartes, Marivaux, Mme de Sévigné, Voltaire, Bayle, Richardson, Pope, Montesquieu, Helvétius, Virgile, Catulle, Platon, Démosthène.

merce doux, agréable & facile » (*Jd*, juillet, 1761, p.218), et, comme dit d'elle Mme Roland, « une femme bel esprit », avec une légère intonation malicieuse suggérant que ce désir de plaire n'était pas réservé exclusivement à l'intelligence. « Son sein toujours découvert »²¹ et son air voluptueux faisait également appel aux sens. Mme Roland la voyait comme une belle femme, soignée, mais un peu coquette, ce que l'intéressée admet elle-même :

Je ne suis plus si vaine, mais si je suis moins présomptueuse, & si je me vois telle que je suis, je ne suis pas moins coquette, car j'emploie tous les soins imaginables pour paroître aussi accomplie qu'il seroit à souhaiter que je le fusse. (*Jd*, avril 1759, p. 46)

Bachaumont, souvent caustique dans ses appréciations littéraires, fut également impressionné par les talents de Mme Benoist. Par l'intermédiaire de Nicolas-Claude Thieriot, ami de Voltaire, elle s'était adressée à ce dernier, qui a daigné écrire vers la fin de décembre 1765 une lettre qui est malheureusement perdue. C'est par une référence ironiquement oblique dans cette lettre du 28 décembre 1765 de Voltaire à Thieriot que nous savons que Mme Benoist l'avait abordé : « Voici ma réponse à votre belle dame qui s'amuse à faire des romans²². »

La publication d'une dizaine de romans et de deux pièces s'étale sur trente ans, entre 1757 et 1786. La période de grande production est concentrée entre 1757 et 1771. Deux de ses romans ont été traduits, un en italien, l'autre en allemand.

21 - *Mémoires particuliers de Mme Roland*, *op. cit.*, p.126.

22 - Voltaire, *Correspondance*, Paris, Pléiade, VIII, p. 310 et note 3, p. 1307.